

**Ignacio Ramonet**

# Passions Nationales



« **L** I ARMÉE, LE PEUPLE, avec Madani ! »  
Massés dans le stade d'Alger pour assister à la finale de la Coupe, quatre-vingt mille spectateurs crient à l'unisson cette formule, sans rapport avec le football. C'était en avril 1990, avant la grande manifestation du Front islamique du salut (FIS) et alors que les médias officiels minimisaient l'influence de M. Abassi Madani, leader charismatique du FIS. Les sports de masse, et en particulier le football, permettent, dans les pays où la communication reste contrôlée par le pouvoir, de rassembler ainsi des partisans pour exprimer collectivement une position politique. Ils fournissent une occasion de forcer, d'obliger la télévi-

sion – nécessairement présente – à diffuser en direct un contre-message à l'adresse du pays.

En Algérie, comme dans de nombreux pays, football et politique sont fortement liés. Dès avant l'indépendance, le FLN avait eu l'idée de constituer une « équipe nationale » avec des joueurs ayant déserté leurs clubs de France métropolitaine. Le recours au football comme substitut politique reste une constante de la vie algérienne, d'autant que la censure imposée pendant vingt-six ans par l'État-FLN encourageait tous les détournements. A Tizi-Ouzou, capitale de la Kabylie, c'est l'équipe locale – la jeunesse sportive kabyle (JSK) – qui incarne le nationalisme berbère ; soutenir ce club était une

façon de contourner l'interdit. Les manifestations de fin de match – explicitement politiques – prirent une telle ampleur au début des années 80 que les autorités exigèrent le changement du nom du club, et la JSK devint, pour un temps, la JET (Jeunesse électronique de Tizi-Ouzou). Pour les nationalistes locaux, cela ne changea évidemment rien, et chacun savait, en Algérie, que la JET était l'« équipe nationale » de Kabylie. En mai 1990, durant la campagne pour les élections locales, les militants berbéristes, hostiles aux arabo-islamistes du FIS, déployèrent une immense banderole dans le stade d'Oran au cours d'un match retransmis par la télévision ; toute l'Algérie put y lire : « Vive l'union du Maghreb kabyle ! » (écrit en arabe, français et tamazigh). C'est sans doute pour quoi, en avril et mai 1990, la rumeur courut que le FIS était contre le football et que l'une des premières mesures que prendrait le parti de M. Abassi Madani serait d'en interdire la pratique.

## UN DÉTONATEUR SOCIAL

Ces rumeurs se fondaient sur l'attitude à l'égard du sport adoptée par la révolution islamique en Iran. L'imam Khomeyni avait en effet déclaré dès 1979 : « Le jeu est prohibé, même si c'est pour se distraire ». Conséquence : interdiction immédiate, entre autres, de la boxe et du jeu d'échecs ; et censure à la télévision de sports comme la natation en raison de la trop grande nudité des athlètes. Un comité révolutionnaire envisagea même d'obliger les footballeurs à porter le pantalon à la place du short. Très vite cependant, le régime (qui interdit le stade aux femmes) dut admettre la forte popularité de ce sport ; mais il ne cessa de s'en méfier. D'autant que, une fois de plus, les stades permettaient la contestation. « Au début des années 80, a révélé l'ancien capitaine de l'équipe d'Iran, plusieurs matchs se sont achevés par des manifestations. Les gens profitaient de l'anonymat de la foule pour crier leur opposition à Khomeyni »<sup>1</sup>.

Dans d'autres pays aussi, le football sert de caisse de résonance à des protestations sociales. En Chine, par exemple, où les déchaînements dans les stades sont fréquents. Une violente émeute provoqua, en mai 1988, des dégâts considérables (commissariats détruits, quartiers incendiés) dans la ville de Nanchong,

dans le Sichuan, après un match de football. Les émeutiers, de jeunes chômeurs, exprimaient le mécontentement populaire face aux inégalités nées des réformes.

Si, par quelques traits, le football possède une fonction de détonateur social et s'il apparaît parfois comme le substitut contemporain de la religion<sup>2</sup>, il reste fondamentalement un amplificateur des passions nationales. Au cours d'une partie, ce sont les « vertus de la nation » qu'incarnent les joueurs – virilité, loyauté, fidélité, esprit de sacrifice, sens du devoir, sens du territoire, appartenance à une communauté –, et le match – véritable drame sacrificiel – est lui-même une des rares occasions où s'exprime, de façon collective, ce minimum culturel commun qui scelle l'adhésion d'une communauté aux vertus personnifiées par les joueurs<sup>3</sup>. Le football devient un miroir de nos sociétés. « Le titre de champion, constate un rapport de la CEE, n'est pas seulement conquis par une équipe, mais par la société dont elle est issue. La collectivité se projette donc dans l'équipe et place en elle ses espoirs de conquête, son énergie de vaincre, mais aussi ses frustrations personnelles et son agressivité »<sup>4</sup>. Le football favorise alors tous les investissements mythiques, les projections imaginaires et les fanatismes patriotiques. Il « contribue au maintien d'un nationalisme résiduel, écrit l'historien Pierre Milza, donnant lieu à de brusques et éphémères poussées de passion chauvine lors des grandes confrontations internationales »<sup>5</sup>.

Chaque affrontement prend ainsi toute les apparences d'une guerre ritualisée avec force sollicitations des emblèmes nationaux (hymnes, drapeaux, présence des chefs d'État) et recours à des métaphores guerrières : « attaquer », « tirer », « défendre », « conquête », « gardien », « capitaine », « territoire », « tactique », « victoire »... « Un bon match de football est fondé sur de grands principes de stratégie, af-

1 – Le Monde, 4 février 1989.

2 – Cf. Marc Augé, « Football. De l'histoire sociale à l'anthropologie religieuse », *Le Débat*, n° 19 (« L'âge du sport »), février 1982, Paris, Gallimard, p. 59-67.

3 – Lire, à ce propos, l'intéressante étude « La passion pour le football à Marseille et à Turin » des ethnologues Christian Bromberger, Alain Hayot et Jean-Marc Mariottini, *Terrain*, n° 8, avril 1987.

4 – Rapport sur « Le vandalisme et la violence dans le sport », par Jessica Larive, Parlement européen, Documents de séance, n° A2-215/87, 12 novembre 1987.

5 – Pierre Milza, « Le football italien », in *Vingtième Siècle*, qui publie un passionnant numéro spécial consacré au « Football, sport du siècle », n° 26, avril-juin 1990, p. 49-58.

firme M. Henry Kissinger. Il est bien connu que l'équipe ouest-allemande planifie ses matches comme l'état-major allemand planifiait ses attaques : en apportant un soin méticuleux au moindre détail »<sup>6</sup>. Innombrables sont les comparaisons de cet ordre ; depuis la thèse du président américain Gerald Ford – « Un succès sportif peut servir une nation autant qu'une victoire militaire » – jusqu'à la déclaration du joueur camerounais Roger Milla, auteur de deux buts contre la Roumanie le 14 juin 1990 – « Je suis un officier de réserve, fier de servir mon pays depuis vingt ans », en passant par d'autres célèbres réflexions, comme celle de José Nazazi, joueur uruguayen de légende, deux fois champion du monde : « L'équipe nationale c'est la patrie elle-même » ; ou celle du joueur hongrois Kocsis commentant la résistance d'adversaires particulièrement coriaces : « Ce n'étaient pas des joueurs de football, c'était des soldats défendant leur patrie jusqu'à la mort »<sup>7</sup>.

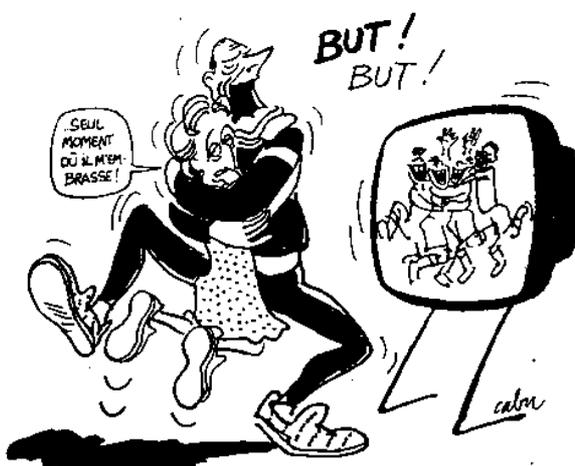
## FOULES MOBILISÉES

Le premier régime qui instrumentalisa le football fut le fascisme de Benito Mussolini ; l'Italie organisa, en 1934, le deuxième Coupe du monde (qu'elle remporta), ce qui lui fournit l'occasion d'une action de propagande sans équivalent dans l'histoire, avant l'organisation par l'Allemagne hitlérienne des Jeux olympique de Berlin en 1936. Les fascistes pensaient que le football permettrait de rassembler, « dans un espace propice à la mise en scène, des foules

considérables ; d'exercer sur celles-ci une forte pression et d'entretenir les pulsions nationalistes des masses »<sup>8</sup>. Mussolini fut le premier à considérer les joueurs de l'équipe d'Italie comme « des soldats au service de la cause nationale ».

Le régime de Franco, en Espagne, tenta d'imiter, dans ce domaine également, l'Italie fasciste. Mais il se heurta aux nationalismes locaux (basque, catalan, galicien), qui détournèrent le football au profit de leurs thèses. Le club de Bilbao, l'Athletic (devenu sous le franquisme Athletic), contournant les interdits formels, devint officieusement l'« équipe nationale » basque, n'alignant que des joueurs d'origine basque. Malgré toutes les censures, aller au stade soutenir l'Athletic était alors (et dans une certaine mesure cela le demeure), pour un supporter, une façon d'affirmer son nationalisme. Il en était de même en Catalogne avec l'équipe de Barcelone ; ou en Galice, avec le Celta de Vigo, dont les joueurs arboraient des maillots aux couleurs (bleu ciel et blanc) du drapeau galicien interdit... Sous l'apparence d'un État pacifié et centralisé, l'Espagne demeurait un pays pluri-national ; et chaque dimanche, dans les stades, s'affrontaient et se confrontaient les divers patriotismes locaux.

Une situation fort semblable existait dans l'ex-URSS et dans certains pays de l'Est. Ceux qui suivaient l'évolution du football en ex-Union soviétique n'ont guère été surpris par la dislocation de cet État et par l'actuelle explosion des nationalismes. A l'occasion de certains matchs entre clubs de républiques différentes, les heurts et les violences à caractère nationaliste étaient fréquents. Les rencontres opposant notamment le Spartak de Moscou au Dynamo de Tbilissi (Géorgie) ou au Dynamo de Kiev (Ukraine)<sup>9</sup> donnaient régulièrement lieu à des déchaînements et à des manifestations d'après-match<sup>10</sup>. L'une des premières décisions prises par la Lituanie, après sa déclaration d'indépendance, a été de retirer ses équipes de football de la Ligue soviétique. Ce qu'a fait également la Géorgie en souhaitant mettre sur pied une



BERNADETTE SUPPORTER DU PSG

6 – Henry Kissinger, « Voici le match des nations », Paris-Match, 21 juin 1990.

7 – El País, Madrid, 11 juin 1990.

8 – Pierre Milza, op. cit., p. 54.

9 – Dynamo est le nom des équipes du ministère de l'intérieur ; Étoile rouge, celui des clubs de l'armée.

10 – Le Monde, 20 avril 1989.

Coupe et un championnat locaux, et adhérer directement à la Fédération internationale de football (FIFA) <sup>11</sup>.

Des problèmes du même ordre étaient fréquents en Yougoslavie. Les haines politiques et les passions nationalistes se donnaient libre cours dans les stades <sup>12</sup>. Le 13 mai 1990 à Zagreb (Croatie), le match opposant le Dynamo local à l'Étoile rouge de Belgrade (Serbie) a donné lieu à de très violents heurts interethniques (61 blessés, dont 27 policiers), qui survenaient après la victoire électorale du parti nationaliste local, Communauté démocratique croate (CDC), dirigé par l'ancien général et actuel président de la Croatie Franjo Tudjman, connu pour son chauvinisme antiserbe.

En Tchécoslovaquie aussi, avant la « partition de velours », les supporters du club Slovan de Bratislava et les partisans tchèques du Sparta de Prague s'affrontaient régulièrement sur fond d'antagonisme nationalistes.

Le football porte ainsi au paroxysme les crises entre nationalités ; et de plus en plus l'idée se répand que l'un des attributs de l'indépendance d'un État-nation est précisément l'équipe-nation, dépositaire d'un énorme investissement symbolique et synthèse des « grandes vertus patriotiques ». C'est d'ailleurs en raison de cette égalité mythique (une nation, une équipe) que la Lituanie, La Géorgie, la Slovaquie ou la Croatie ont constitué leur propre équipe nationale.

Dans les zones de conflits endémiques ou de guerre, le football, parce qu'il mobilise des foules et exaspère les passions, reflète fidèlement la violence des antagonismes. En Israël, par exemple, les grands clubs sont directement affiliés aux partis politiques : le Betar dépend du Herout (droite nationaliste), le Maccabi du parti libéral, le Hapaoel du mouvement travailliste, et l'Elitzur est parrainé par les religieux ; seuls les clubs du nord du pays (Galilée) sont majoritairement arabes. Dans les territoires occupés (Gaza et Cisjordanie), les rencontres de football sont interdites durant l'Intifada, les autorités militaires israéliennes craignant les éventuels débordements d'après-match. L'Organisation pour la libération de la Palestine (OLP) a mis sur pied – dès 1964 – une « équipe nationale » de Palestine, comme l'avait fait le FLN algérien, qui joue à l'étranger (elle a disputé des rencontres



en Italie, France et Espagne). D'autant que le football palestinien est ancien et que l'équipe de Palestine a participé à la Coupe du monde de football en 1934, avant la fondation de l'État d'Israël.

Autre lieu de crise : l'Irlande du Nord. Comme dans la vie politique, le clivage confessionnel entre catholiques et protestants se retrouve dans les stades. Un exemple : le club de Belfast, Lindfield, où « dirigeants, joueurs et supporters sont exclusivement protestants », n'est pas autorisé, pour des raisons de sécurité, à rencontrer le seul club catholique de la ville, Cliftonville, sur le terrain de celui-ci situé en plein territoire catholique. Les matches, aller et retour, se disputent, sous haute surveillance, en terrain neutre, à Windsor Park.

Cette opposition confessionnelle entre catholiques et protestants est une importante caractéristique du football au Royaume-Uni. On la retrouve en Écosse et en Angleterre, où elle donne lieu à de fortes rivalités qui sont à l'origine, en partie, du hooliganisme <sup>13</sup>. Ainsi, à Glasgow, les matchs entre le club catholique du Celtic et le club protestant des Rangers s'achèvent généralement par des heurts extrêmement violents (soixante-six morts et une centaine de blessés le 2 janvier 1971). À Liverpool, les rencontres entre l'équipe protestante Liverpool FC et le club local catholique Everton donnent traditionnellement lieu à de semblables déchainements.

11 – Le Monde, 14 mars 1990.

12 – Cf. Paul Yankovitch, « Nationalisme, sport et histoire en Yougoslavie », Le Monde, 4 novembre 1985.

13 – Cf. Patrick Mignon, « Supporters et hooligans en Grande-Bretagne depuis 1871 », in Vingtième Siècle, op. cit., p. 37-47.

Seules sont comparables à ces violences confessionnelles les violences qui accompagnent les matches entre équipes nationales britanniques. Le Royaume-Uni étant le seul pays au monde à avoir fait admettre à la FIFA la reconnaissance de quatre équipes (Irlande du Nord, Écosse, Pays de Galles et Angleterre) pour un seul État<sup>14</sup>. Les rencontres « amicales » entre l'Angleterre et l'Écosse, notamment, se terminent par de violents affrontements (un mort et quatre-vingt-dix blessés le 21 mai 1988). Les supporters anglais ont adopté toute la panoplie ultra nationaliste de l'extrême droite – depuis le bouledogue, animal mascotte des ultras, jusqu'au drapeau britannique (qui n'est pas celui de l'Angleterre) et les chants de guerre – et sont souvent noyautés par des activistes du National Front<sup>15</sup>. C'est en leur sein que le phénomène skinhead a pris naissance et qu'il s'est peu à peu répandu en Europe, où l'on retrouve, autour de certains clubs et des équipes nationales, les mêmes fascinations, pour la violence, pour les thèmes chauvins, racistes, et pour les idées nazis...

Les autres continents ne sont pas à l'abri ; en Amérique centrale, en juin 1969, un match opposant El Salvador au Honduras s'achevait dans la confusion, provoquant la rupture des relations entre les deux États, suivi d'une déclaration de guerre et de l'invasion du Honduras

par l'armée salvadorienne... À Lima, un but refusé lors d'un match entre le Pérou et l'Argentine avait provoqué le 23 mai 1964 une bagarre générale où explosèrent les rivalités et les antagonismes nationalistes. Bilan : trois cent vingt morts, plus de mille blessés...

En identifiant une équipe de football à une nation ou à une ethnie, les débordements se multiplient, exacerbés par le délire populaire et par l'amplification des médias. Jusqu'à l'absurde.

On ne joue pas pour jouer, on joue pour gagner. Le football de masse satisfait ainsi le désir pervers d'affronter un ennemi pour mieux définir l'identité nationale. La haine pour la haine s'ajoute à la détestation gratuite, sans raison, sans cause. Pour l'exaltation souvent, d'une idée nécrosée de la nation.

Ignacio Ramonet

Texte publié dans *Manière de Voir*, n° 30  
(« Le sport c'est la guerre »), mai 1996,  
Paris, Le Monde Diplomatique, p. 30-33.

---

14 – Aux Jeux olympiques, il n'y a qu'une seule représentation britannique. Ce qui souligne, par contraste, la dimension nationaliste du football.

15 – Cf. John Williams, Eric Dunning et Patrick Murphy, *Hooligans Abroad*, Routledge, Londres, 1984.